

Renata Bizek-Tatara, Maria Curie-Skłodowska University, Poland

DOI:10.17951/lsmll.2023.47.4.41-50

## Inscription de l'Histoire dans *Un long moment de silence* de Paul Colize

Inscription of History in *Un long moment de silence* by Paul Colize

### RÉSUMÉ

L'article porte sur le thriller historique *Un long moment de silence* (2013) de Paul Colize. L'auteure étudie la mise en scène de l'Histoire, notamment de la Seconde Guerre mondiale, l'Occupation et la Shoah, ainsi que la façon de l'inscrire dans la fiction. Elle analyse aussi les méthodes de recherche que l'écrivain emprunte aux historiens et s'interroge sur les motifs du grand intérêt pour la Pologne de celui-ci.

### MOTS-CLÉS

littérature, Histoire, guerre, Shoah, roman archéologique

### ABSTRACT

The article is about the historical thriller *Un long moment de silence* (2013) by Paul Colize. The author studies the staging of History, in particular the Second World War, the Occupation, and the Holocaust, as well as the way of inscribing it in fiction. It also analyses the research methods that the writer borrows from historians and examines the reasons for his great interest in Poland.

### KEYWORDS

literature, History, war, Holocaust, archaeological novel

« Aujourd'hui la littérature se nourrit plus que jamais de l'Histoire [et] est alors bien pour une part, une 'lecture' de l'histoire. [Il s'ensuit donc que] [...] la littérature appartient à l'Histoire. Elle contribue à faire l'histoire, notamment dans son engagement, et elle en dit quelque chose », lisons-nous dans *Le Dictionnaire du littéraire*, publié au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle (Aron et al., 2002, p. 265). En effet, depuis les années 1980, nous assistons à un foisonnement impressionnant de romans qui revisitent le passé et placent l'Histoire – conçue comme cours des événements – au cœur de la diégèse. Cette rétrospection englobe toutes les époques, aussi bien proches qu'éloignées, mais le XX<sup>e</sup> siècle est visiblement

---

Renata Bizek-Tatara, Katedra Romanistyki, Instytut Językoznawstwa i Literaturoznawstwa, Uniwersytet Marii Curie-Skłodowskiej, Pl. M. Curie-Skłodowskiej 4A, 20-031 Lublin, renata.bizek-tatara@mail.umcs.pl, <https://orcid.org/0000-0003-0093-8800>

privilegié. En témoigne un nombre remarquable de romans qui évoquent ses épisodes les plus tragiques et les plus scabreux, à savoir Première et Seconde Guerres mondiales, Occupation, Shoah, décolonisation, Mai 68 ou chute du mur de Berlin. L'effervescence historique amène les critiques à conclure que *dire l'Histoire* constitue l'une des grandes tendances de la production romanesque d'aujourd'hui et que cette orientation est due à un fructueux dialogue que la littérature a noué avec sa discipline voisine qu'est l'Histoire (Rubino & Viart, 2014, p.11).

En effet, si les deux disciplines entretiennent depuis longtemps des « relations consanguines » (Viart, 2009, p. 12), elles ne se retrouvent sur des terrains communs qu'à partir de la fin du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Cette rencontre est fort heureuse, car elle leur permet de s'interpénétrer, s'influencer et s'alimenter mutuellement au point de renouveler, d'un côté, l'esthétique du roman historique et, de l'autre, celle du livre d'histoire savant<sup>2</sup>. Les historiens, toujours focalisés sur le factuel, puisent dans les lettres des techniques de représentation, de restitution du réel et de narrativisation du temps, s'interrogent sur la forme du récit et sur les usages scientifiques de la fiction littéraire. Les écrivains, quant à eux, ne se contentent plus de raconter des événements et représenter le réel mais, inspirés par les méthodes de recherche de leurs collègues historiens, ils mènent des enquêtes, consultent des documents attestés, dépouillent des archives, interrogent des témoins, analysent des photos et des correspondances oubliées, vérifient les faits, les interprètent et formulent des hypothèses. « Écrire l'Histoire aujourd'hui, c'est donc nouer à nouveaux frais le dialogue entre les deux disciplines et faire parfois des écrivaines et des écrivains de nouvelles figures d'archéologues, d'archivistes ou d'enquêteurs, en mobilisant les sources et les témoignages, mais de manière inquiète et inventive », affirme Dominique Viart (2009, quatrième de couverture).

Ce rapport dialectique s'avère être très fertile, car il ouvre de nouvelles voies au roman historique : nous pensons ici à diverses formes de fictions, portées par notre temps, qui s'appuient sur une donnée historique, notamment au *roman historien*, au *roman historique*, au *récit de filiation*, à la *fiction biographique* ou l'*autofiction* qui met souvent en œuvre la mémoire familiale. Quoiqu'elles partagent avec le roman historique traditionnel le recours aux événements anciens, elles se différencient de ses conventions sur beaucoup de points thématiques et formels. En premier lieu, elles ne font pas de l'Histoire un arrière-fond pour présenter des événements ou des personnages, mais l'érigent en noyau de la fiction ou en protagoniste à part entière.

<sup>1</sup> Certes, ces disciplines restent étroitement liées au moins depuis le romantisme, mais c'est depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle qu'elles nouent le dialogue sur diverses manières d'accéder au savoir historique et de le dire.

<sup>2</sup> Les publications des littéraires et des historiens, nombreuses et substantielles, confirment que les deux disciplines font bon ménage (Viart & Rubino, 2014, p. 11).

Loin de se soucier de vérité historique objective à laquelle les auteurs d'autrefois tâchaient d'accéder par le biais d'une documentation exhaustive, elles recourent à l'hypothèse, à la supposition, à l'élucidation probable. Elles font aussi leur deuil d'une succession événementielle au profit d'une rétrospection herméneutique et à l'ordre des choses préfèrent le travail de reconstruction d'une mémoire incertaine « qui tente de rassembler une communauté à partir de ses ruines, et de dresser le portrait morcelé du passé » (Demanze, 2008). C'est pourquoi le récit linéaire et continu se fait rare : il s'adapte mal aux stratégies d'approche du passé, utilisées par les écrivains contemporains, l'époque est à un récit tout autre, plus archéologique que chronologique. Ces nouvelles modalités présupposent un autre statut de la fiction et de l'Histoire que le roman historique traditionnel et proposent d'autres dispositifs narratifs pour raconter les événements. Il ne s'agit plus d'écrire l'Histoire, mais de l'interroger. « Comprendre ce qui s'est passé » définit les enjeux de cette écriture historique contemporaine, ce qui peut être développé comme suit :

le « roman historique » contemporain diffère des romans historiques traditionnels, dans ses contenus et dans la manière qu'[il] a de dire le passé : ici, plus de récit linéaire, de chronologie tendue par un sens positif, mais la reconstruction hésitante et inquiète d'expériences partielles, habitée par une double question : comment est-on arrivé là ? L'homme a-t-il encore un quelconque avenir ? (Viart, 2008, p. 130)

Cette « reconstruction hésitante et inquiète d'expériences partielles » est aussi ce qui caractérise le roman *Un long moment de silence* de Paul Colize. Nous nous proposons d'examiner, dans le présent article, la mise en scène de l'Histoire dans le roman en question, notamment de la Seconde Guerre mondiale, l'Occupation et la Shoah, ainsi que la façon de l'inscrire dans la fiction. Nous étudierons aussi les méthodes de recherche que l'écrivain emprunte aux historiens et nous nous interrogerons sur les motifs de son grand intérêt pour la Pologne<sup>3</sup>.

*Un long moment de silence* sort à la Manufacture de livres, en 2013, dans la collection « Folio policier » et est couronné, la même année, de trois prix prestigieux : Landerneau Polar, Boulevard de l'Imaginaire et Polars Pourpres<sup>4</sup>. L'auteur y retranscrit par le récit fictionnel et subjectivisé une expérience de l'Occupation en Pologne de sa famille et le dysfonctionnement de la justice post-Shoah et en fait le levier de son roman. Celui-ci se compose de deux intrigues autonomes simplement alternées qui n'ont apparemment rien en commun, car elles sont situées dans des époques différentes, et concernent des personnages que rien ne semble lier.

<sup>3</sup> Je tiens à remercier mon collègue Przemysław Szczur de son article sur « Le (dys) fonctionnement de la justice dans le roman policier. *Un long moment de silence* de Paul Colize et au-delà » (2021) qui m'a inspiré l'étude de l'inscription de l'Histoire dans cet ouvrage.

<sup>4</sup> Il a frôlé le Prix Rossel 2012, le « Goncourt belge ».

La première est placée en 2012 et a pour protagoniste Stanislas Kervyn qui remplit la fonction de narrateur autodiégétique (Genette, 1972, p. 251) et relate ses péripéties. Ce veuf quinquagénaire, orphelin de père, est patron d'une société belge spécialisée dans la sécurité informatique, auteur à succès. Il cherche, depuis des années, à découvrir les raisons de la mort de son géniteur, abattu lors de la tuerie de l'aéroport du Caire, en 1954. Dans cette trame, observe Przemysław Szczur (2021), Stanislas joue le rôle d'un « enquêteur-amateur qui essaie d'élucider un crime resté inexplicé et impuni » (p. 216). Il ajoute que « le récit suit un double mouvement temporel, à la fois progressif et régressif, typique du roman policier où les progrès de l'investigation s'accompagnent d'un retour à une époque inaugurale », aux origines des faits qui ont déclenché le fameux effet de papillon au pouvoir destructeur (p. 217). La quête de réponses renvoie le héros non seulement à la mort de son père en 1954, mais aussi et avant tout à la Deuxième Guerre mondiale, le temps de la jeunesse de sa mère, où se trouve la clé de tous les secrets.

La seconde intrigue se déroule après le second conflit mondial : elle démarre en 1948, lorsqu'un Juif de 18 ans, Nathan Katz, rescapé d'un camp de concentration d'Europe de l'Est, débarque à New York pour y reconstruire sa vie. Il y est recruté par une société secrète juive, appelée « le Chat », déterminée à traquer, juger et exécuter d'anciens nazis, nommés « les Rats », qui ont échappé à la justice. La poursuite des criminels de guerre et leur punition constituent le moteur de cette trame. Avec Nathan et ses complices, nous avons donc « affaire à des personnages d'enquêteurs-justiciers qui essaient de se substituer à un appareil judiciaire [...] défaillant » (p. 218). Le récit de sa mission suit l'écoulement classique du temps et est conté par un narrateur hétérodiégétique à focalisation interne fixe.

Deux personnages, deux histoires, deux lignes temporelles qui convergent au fur et à mesure que la lecture progresse pour se croiser et fusionner à la fin du roman : au moment où Stanislas découvre ce qui est arrivé à sa mère lors de l'Occupation et rencontre Nathan qui lui complète l'histoire de sa famille, il comprend pourquoi son père a été assassiné. Au fil de cette intrigue hautement sinieuse, fourmillante de révélations déconcertantes, nous découvrons, avec le narrateur, le passé insoupçonné de sa génitrice : cette Polonaise originaire de Lwów a fait la connaissance, en décembre 1941, d'un soldat allemand, Werner Volker, qui occupait la résidence d'été de ses parents à Radziechów, alors réquisitionnée par l'armée allemande. Ils sont tombés amoureux l'un de l'autre et se sont mariés en juillet 1942. En juin 1943, un enfant, Reinhard, est né de cette union. Après la mort de Werner, en 1944, sur le front, lors de l'offensive russe, la mère a confié son fils à son beau-frère, Rudolf Volker, officier SS, et ne l'a plus revu. Son second mari, Robert Kervyn, le père de Stanislas, a essayé de retrouver Volker, caché en Égypte avec d'autres nazis, afin de lui demander de l'aide pour retrouver le premier fils de sa femme. C'est ainsi qu'il a connu Nathan Katz, chasseur de

criminels de guerre qui l'a mis sur les traces de Volker. L'affaire a mal tourné, Robert a été assassiné par des acolytes de Johann von Leers, le chef de Volker, qui s'était aussi réfugié en Égypte. Le roman, truffé de découvertes inattendues et péripéties dramatiques, tient le lecteur en haleine et ne cesse de le surprendre jusqu'à la dernière page. Toutefois, la tension, inhérente au genre policier, ne constitue pas l'unique intérêt de cette fiction : celle-ci tient sa force de son fort ancrage dans l'Histoire et la manière de la conter.

*Un long moment de silence* n'est pourtant pas un roman historique au sens traditionnel du terme. Paul Colize rejette la convention du genre censé recomposer, dans un entremêlement de faits et de fiction, la chronologie d'une *histoire* au double sens – fictif et scientifique – du terme, car cette forme paraît aujourd'hui essoufflée, à tout le moins obsolète. Ouvert aux tendances du temps et à l'évolution des pratiques littéraires, il jette son dévolu sur ce que Viart (2009) appelle le *roman archéologique* (pp. 23–29), c'est-à-dire le roman qui interroge l'Histoire à partir du présent et se fait plutôt récit de l'enquête que récit de l'évènement. Cette pratique est bien connue de Colize : en tant qu'auteur chevronné de polars, il l'utilise avec brio dans ses autres romans policiers où les progrès de l'investigation s'accompagnent d'un retour à une époque inaugurale, celle du crime ou d'un autre méfait. Ainsi, le récit archéologique et le récit policier se rejoignent et vont de pair dans leur double mouvement temporel, à la fois progressif et régressif.

Sans aucun doute, le romancier a dû faire le travail de l'historien et bien se documenter pour écrire son roman : celui-ci foisonne de faits et de personnages historiques, de dates précises et lieux référentiels, ainsi que d'innombrables références politiques, culturelles et documentaires, amalgamés généreusement, ça et là, à la fiction. L'auteur affiche des connaissances solidement fondées non seulement sur la réalité de la Pologne sous l'Occupation, mais aussi sur les crimes commis dans les camps de concentration et la traque des bourreaux nazis après la guerre. Bien qu'il traite la matière historique de façon sélective et partielle, il ne sacrifie pas la rigueur scientifique à la fiction, propre à la narration romanesque. En mettant en scène la grande Histoire, il est plus historien qu'écrivain, car il est fidèle aux sources, ce qu'on peut facilement vérifier dans des ouvrages d'histoire. Les informations sur le procès de Nuremberg (Colize, 2013, p. 91), la liquidation du camp de Treblinka (p. 319), les recherches de Rudolf Weigl, biologiste polonais qui a inventé le vaccin contre le typhus (pp. 289–290), l'histoire de Lwów (p. 110), l'activité des chasseurs de nazis, Simon Wiesenthal, Tuviah Friedman, Ephraïm Zuroff ou Serge Klarsfeld (pp. 226, 229, 309 et 352) ou des criminels de guerre nazis, tels qu'Alois Brunner, Paul Groth, Aribert Heim, Josef Mengele, Heinrich Müller ou Erwin Weinmann, sont toutes avérées et à peine manipulées pour les besoins de la fiction. Pour en donner un exemple, nous pouvons citer l'histoire d'Aaron, un rescapé juif d'un camp de concentration (p. 313). Ses propos sur le fonctionnement du camp de Treblinka et sa liquidation le 23 juillet 1944, ainsi

que sur ses prisonniers (Maks Lewit) et leurs bourreaux nazis (Van Eypen, Franz, Schmidt, Preifi, le petit Stumpf, dit la Mort qui rit, Swiderski, le champion du marteau, Schwarz, Ledecke, Zepf, appelé le Tueur d'enfants) sont compatibles avec les témoignages des rescapés réels, déposés dans des archives de l'IPN<sup>5</sup> (Kopówka & Rytel-Andrianik, 2011, p. 58).

Quoique le roman soit truffé de renvois aux évènements et personnages historiques, submergé même tant ils sont nombreux, ils ne sont guère présentés sous forme de grands développements narratifs. L'écrivain renonce à la peinture de la réalité de la guerre, de ses moments clés, ses figures majeures, la vie au front, la violence des combats, l'horreur de la réalité concentrationnaire ou la répression des civils. Il s'adresse à un lecteur instruit et créatif, capable de compléter le récit avec les informations sur ces années noires qu'il possède déjà et qui font partie d'un univers de référence partagé. C'est pourquoi, de longues explications données en bloc sont rares : très souvent, une simple phrase, l'évocation d'un seul fait ou d'un personnage historique suffisent pour inscrire les péripéties des héros dans la destinée de l'Europe de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Citons, à titre d'exemple, la conversation de Nathan avec Carl Pfaffmann :

— [...] Je sais d'où vous venez et ce que vous avez vécu, mais le temps a passé, les choses ont changé et vous n'êtes plus en Europe. À présent, vous êtes aux États-Unis, vous vivez dans une démocratie et je crois en la justice. Nous avons récemment prouvé au monde que nous pouvons la faire respecter, même à l'autre bout de la planète.

Nathan comprit qu'il évoquait le procès de Nuremberg au cours duquel vingt-quatre hauts dignitaires nazis avaient été jugés. Douze d'entre eux avaient été condamnés à mort. Dix avaient été pendus. (p. 91)

Et le passage sur le parcours biographique du grand-père de Stanislas Kervyn :

Stanislas est né en 1888, il avait un frère plus âgé que lui, Wladyslaw, né en 1886. Ils ont fait leurs études à l'université de Lemberg et sont tous deux devenus pharmaciens. En 1939, Wladyslaw était officier dans l'armée polonaise. Il a été arrêté par les Russes et déporté au camp de Starobielsk d'où il n'est jamais revenu. Ce n'est qu'en 1980 que [la] famille a appris par la Croix-Rouge dans quelles conditions Wladyslaw est mort. [Le] grand-père a ouvert sa pharmacie à Lemberg en 1920. Quand les Russes ont envahi la ville en 1939, il a dû fermer son officine. Il n'a pu la réouvrir qu'en 1941, grâce au statut de *Völkdeutscher* que les Allemands lui ont accordé, dû au fait que sa propre mère ainsi que son épouse étaient nées autrichiennes. (p. 286)

Il en est de même pour la présentation du vécu des autres ascendants que le personnage-narrateur reconstitue graduellement lors de son enquête. À partir de bribes disjointes de leur passé, il recompose l'histoire de la Pologne sous

<sup>5</sup> Instytut Pamięci Narodowej. Komisja Ścigania Zbrodni przeciwko Narodowi Polskiemu (IPN) – Institut de la mémoire nationale. La commission de poursuite des crimes contre la nation polonaise est une institution créée en 1998.

l'Occupation. La reconstitution de la vie de ses proches s'appuie toujours sur une contextualisation historique et puise dans le factuel, à tout le moins dans le probable, conforme aux hypothèses des historiens. L'auteur fait des destinées de ses personnages une sorte de filtre à travers lequel sont présentées les années de guerre. C'est ainsi que le passé individuel s'entrecroise avec les événements collectifs, avec la grande Histoire : chez Colize, celle-ci est inséparablement mêlée à des parcours généalogiques reconstitués de manière rétrospective.

Cette technique d'inscription de l'Histoire dans la fiction est aussi appliquée dans la seconde intrigue, centrée sur la recherche et la punition des nazis. Quoique son action soit située dans les années 1950, le récit revient systématiquement sur les événements les plus traumatisants du second conflit mondial, à savoir sur l'extermination des Juifs dans les camps. Pour mettre en fiction la Shoah, l'auteur recourt à deux stratégies discursives : aux témoignages des victimes, personnages fictionnels, et aux notices biographiques des bourreaux, personnages réels. Il donne la parole aux rescapés juifs, que Nathan croise lors de ses missions, et qui lui livrent des témoignages déchirants sur leur propre expérience ou celle de leurs proches. C'est dans et à travers leur vécu, leurs « petites » histoires, que se dévoile une vérité insoutenable sur la Shoah. Voici le témoignage d'Elie Kamensky, l'un des survivants « du vingtième convoi » :

Ça s'est passé en 1943. J'avais quinze ans à l'époque. J'étais dans un camp de rassemblement avec mes parents et ma sœur, à Malines, à une trentaine de kilomètres d'ici. Le soir du 19 avril, ils nous ont fait monter dans des wagons à bestiaux, vers une destination inconnue. [...] Auschwitz. Nous étions près de deux mille, dont quatre cents enfants. Dans l'un des wagons, un bébé avait à peine un mois. Après une demi-heure, le convoi a été arrêté par des résistants belges. Ils ont réussi à ouvrir le wagon dans lequel je me trouvais. Personne n'a osé sortir de peur de se faire tirer dessus, mais ma mère m'a jeté dehors avant que les soldats ne commencent à tirer. Sur les deux mille que nous étions, dix-sept ont réussi à s'évader. [...] Dix-sept misérables survivants sur deux mille [...] Mes parents, ma sœur et des milliers d'autres ne sont jamais revenus d'Auschwitz. Je ne suis qu'un simple d'esprit, je le sais. En plus des femmes et des enfants, ce convoi transportait des médecins, des avocats, des scientifiques, des professeurs, des hommes qui mériteraient cent fois plus que moi de vivre. (p. 349)

Il en est de même pour les notices biographiques des nazis qui communiquent, à leur tour, l'immensité des drames individuels, mais de façon plus indirecte, métonymique, sans l'inscrire littéralement dans la diégèse. Elles contiennent des données précises sur le nombre de victimes que les nazis, capturés par les membres du Chat ou le Centre Simon-Wiesenthal, ont assassinées dans les camps:

Rick De Bodt, un garde qui avait officié à Breendonk, un camp situé à une vingtaine de kilomètres d'Anvers. Aux côtés d'un autre SS flamand, Fernand Wyss, un ex-boxeur, il s'était rendu coupable de près de deux cents assassinats. À la fin de la guerre, il avait réussi à s'enfuir et avait disparu dans la nature. En 1947, il avait été condamné à mort par contumace par un tribunal militaire. (p. 350)

L'appel fait aux personnages référentiels apportent au récit de Colize la caution de vérité. Ils servent aussi à « décrire une histoire alternative de la justice post-Shoah » qui « débouche sur une profonde réflexion philosophique » sur le bien et le mal, « remettant en question la possibilité même d'une justice humaine face aux crimes les plus extrêmes » (Szczur, 2021, pp. 219 et 224).

Pour connaître le passé secret de ses géniteurs, Stanislas entreprend une patiente investigation qui l'oblige à remonter le temps et ausculter les heures anciennes, en tâchant de les reconstruire, de les récupérer, de les éclairer et, enfin, de les comprendre. Il recherche diverses sources d'information pour dégager des faits, des causes et des mobiles des actions humaines. Ainsi l'enquête devient-elle l'objet même du récit, car l'accent est davantage mis sur le processus que sur le résultat. Qui plus est, Stanislas recourt aux pratiques propres à un historien et à un détective, professions que lient les buts et les méthodes de travail similaires. Le mot *Histoire* ne signifie-t-il pas d'ailleurs en grec « enquête, recherche » ?<sup>6</sup> Il se rend à la bibliothèque, surfe sur l'Internet à la recherche d'informations sur les dates, lieux, personnages qui l'intéressent, fouille des archives privées et familiales, déchiffre des lettres, analyse divers documents (passeports, cartes d'identité, livrets de mariage, cartes géographiques, actes notariés, titres de propriété), photos et objets (un Browning Baby 6,35 mm caché dans un carton dans une armoire), interroge les personnes qui ont pu connaître ses parents (Jeanne Dewitte, Giuseppe de Caprino Veronese). Stanislas complète lentement la biographie de sa mère et cherche des raisons possibles à son silence sur son passé et la mort du père. Il suit de fausses pistes, puis revient sur ses pas ; tous les éléments ne vont pas ensemble, car les renseignements obtenus dessinent une histoire lacunaire et improbable. Et les informations reçues, même les plus élaborées, n'expliquent pas qui a tué son père, ni pourquoi. Selon la loi du roman policier, la dernière pièce du puzzle permet, de façon inattendue, de tout reconsidérer.

Chez Colize, la vie des ascendants est appréhendée non pas sur le modèle du savoir biographique, mais sur celui de l'insavoir et de l'enquête que cela suscite. L'économie narrative s'en trouve perturbée : loin de raconter les biographies linéaires de ses proches, Stanislas entreprend de les restituer à l'aide d'une investigation dont il livre les éléments dispersés. Cette pratique archéologique apparente son histoire à un recueil de bribes, d'aperçus, de récits reçus et de reminiscences imparfaites, qui rendent la narration fragmentaire. Viart en explique le pourquoi :

d'une part le savoir, peu à peu constitué, n'est jamais pleinement établi ; d'autre part parce que les informations arrivent par bribes, de manière imparfaite et désordonnée. Enfin parce que ce n'est pas une continuité existentielle qui est rapportée, mais le rassemblement de ce que

<sup>6</sup> Du grec ἵστωρ / *histôr*, celui qui sait, qui connaît.



Barthes appelle des « biographèmes » [...] Du reste, et c'est aussi une découverte de ces récits de filiation, aucune vie ne peut prétendre à une parfaite cohérence : toutes sont sujettes aux accidents, aux imprévus, aux brutales bifurcations. (Viat, 2019, p. 15)

Il en résulte que les récits que l'on échafaude à partir de telles traces, matérielles ou mémorielles, demeurent lacunaires, car les fragments du passé ne peuvent jamais dépeindre la vie dans sa complexité et dans sa totalité.

En restituant les vies dispersées de ses ascendants, Stanislas restitue également le moment historique où ils ont vécu : par-là, son enquête généalogique devient une enquête historique. L'épisode avec des cartes d'identité du grand-père, retrouvées dans le grenier chez son cousin Roland, l'illustre à merveille : la première, émise en 1914, c'est une *Karta Myśliwska*<sup>7</sup>, sa carte militaire. « Il a vingt-six ans, il est polonais et semble fier de l'être » (p. 192). La deuxième, datée de 1940, est un carnet écrit en russe, en caractères cyrilliques, tamponné par un cachet qui affiche une étoile rouge. La troisième est une *Kennkarte für deutsche Volkszugehörige*, délivrée en 1942 à Lemberg, avec un aigle. La quatrième est une *Deutsche Kennkarte*, émise à Göggingen, en 1946, avec des mentions reprises en anglais, français et russe. Au regard de la nationalité, il est écrit *Deutsch*. La cinquième est titrée *Personalausweis* et date de 1953, l'année de la naissance de Stanislas. « Les bouleversements de toute une vie en cinq documents », conclut-il amèrement pour rendre compte de l'impact de la grande Histoire sur celle de son grand-père et, *ipso facto*, de nombreux Polonais qui à cause des conflits politiques ont dû changer plusieurs fois de nationalité, parfois même sans changer de lieu de vie (p. 193). Cette instabilité politique de la Pologne est aussi mise en évidence dans le court passage sur les aléas de l'histoire de Lwów (pp. 110–111) qui a été tour à tour polonais, autrichien (1912) et alors rebaptisé Lemberg, russe (1914), austro-allemand (1915), polonais (1918) russe (1939), de nouveau allemand (1941), russe (1944) pour devenir à la fin un Lviv ukrainien (1991).

Le lecteur pourrait s'interroger sur les motifs du grand intérêt que l'écrivain belge porte à la Pologne et de sa connaissance impressionnante de la réalité, y compris de l'histoire, de ce pays. La fin du livre donne une réponse inattendue : Colize y intervient pour avouer que « l'histoire de la famille polonaise évoquée dans ces lignes est basée sur des faits réels » (p. 507) et ajoute plus loin : « Reinhard est mon demi-frère. Ivona Jaskiewicz était ma mère » (p. 508). Sa photo se trouve en couverture du roman. Le lecteur apprend donc que l'auteur a puisé dans l'histoire de sa propre famille dont les parties méconnues lui avaient été révélées par son demi-frère, rencontré en 2002<sup>8</sup>. Ceci explique son attitude pleine de tendresse, « la plus modeste forme de l'amour » selon Olga Tokarczuk (2020), envers la famille

<sup>7</sup> *Karta Myśliwska*, c'est une carte de chasseur.

<sup>8</sup> Par son aspect autobiographique, le motif de l'absence du père et la formule de l'enquête, le roman s'apparente au *récit de filiation*, sans en relever pour autant à cause de leur exploitation :

polonaise mise en fiction et son pays d'origine : ses propos sur ses ascendants, leur maison à Lwów et la résidence d'été à Radziechów, les traditions et les habitudes familiales, les spécialités culinaires et la langue, sont tous valorisés positivement. Le chapitre 13 est à cet égard le plus évocateur, car il fourmille de notations élogieuses sur la famille de sa mère et la Pologne (pp. 97–107).

Ce bref parcours à travers *Un long moment de silence* de Paul Colize illustre parfaitement les relations qui se tissent aujourd'hui entre les Lettres et l'Histoire. Quoique celle-ci occupe dans son roman une place de choix, l'auteur la reconstruit indirectement, sans en développer vraiment la narration, par le truchement de l'histoire familiale et l'histoire de la justice post-Shoah. Inspiré par les méthodes de travail des historiens, il renonce à la présentation des événements de façon chronologique et continue, propre au roman historique classique, et les explore en recourant à la pratique archéologique, à une patiente investigation lors de laquelle il cherche à recomposer le passé individuel et, partant, le passé collectif. P. Szczur observe avec justesse que « combinant structure policière et inspiration autobiographique, le roman de Colize semble s'inscrire dans ce que Laurent Demanze appelle *un nouvel âge de l'enquête* » (Szczur, 2021, p. 218), typique de notre époque, où « l'enquête s'institue [...] comme un mode de relation privilégié au monde [...] et un paradigme narratif majeur » (Demanze, 2019, p. 11).

## References

- Aron, P., Saint-Jacques, D., & Viala, A. (2002). *Le dictionnaire du littéraire*. PUF.
- Colize, P. (2013). *Un long moment de silence*. Gallimard.
- Demanze, L. (2008). *Récits de filiation*. [https://www.fabula.org/ressources/atelier/?R%26eacute%3Bcits\\_de\\_filiation](https://www.fabula.org/ressources/atelier/?R%26eacute%3Bcits_de_filiation)
- Demanze, L. (2019). *Un Nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*. Corti.
- Genette, G. (1972). *Figures III*. Seuil.
- Kopówka, E., & Rytel-Andrianik, P. (2011). *Dam im imię na wieki (Iz 56,5): Polacy z okolic Treblinki*. Wydawnictwo Sióstr Loretanek.
- Rubino, G., & Viart, D. (Eds.). (2014). *Le roman français contemporain face à l'Histoire*. Quodlibet.
- Szczur, P. (2021). Le (dys)fonctionnement de la justice dans le roman policier *Un long moment de silence* de Paul Colize et au-delà. In B. Ribémont, & J. Teklik (Eds.). *Droit et Justice dans la littérature francophone de Belgique* (pp. 213–226). Classiques Garnier.
- Viart, D. (2008). Écrire l'Histoire. In B. Vercier & D. Viart (Eds.). *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations* (pp. 129-210). Brodas.
- Viart, D. (2009). Nouveaux modèles de représentation de l'Histoire en littérature contemporaine. *Écritures contemporaines, Revue des lettres modernes*, 10, 11–39.
- Viart, D. (2019). Les récits de filiation. Naissance, raisons et évolutions d'une forme littéraire. *Cahiers ERTA*, 19, 9–40.
- Tokarczuk, O. (2020). *Le tendre narrateur. Discours du Nobel et autres textes*. <https://www.fabula.org/actualites/98096/o-tokarczuk-le-tendre-narrateur-discours-du-nobel-et-autres-textes.html>

Colize en fait les sujets de son ouvrage et, par-là, il fictionnalise cette forme littéraire. Sur le *récit de filiation* voir Viart (2019).